demment la banqueroute immédiate. A cette nouvelle, la cour de Mexico resta frappée de stupeur, et le ressentiment de la famille impériale s'exhala en plaintes amères qui transpirèrent même à l'extérieur du palais. On affirme que l'empereur s'écria en présence de tout son entourage : « Je suis joué! Il y avait une convention formelle, intervenue entre l'empereur Napoléon et moi, sans laquelle je n'eusse jamais accepté le trône, et qui me garantissait absolument le secours des troupes françaises jusqu'à la fin de l'année 1868 (1). » La conduite de Bazaine fut en même temps l'objet des plus vives récriminations. C'est lui qu'on rendait responsable de la funeste décision du gouvernement français : n'avait-il pas essayé de la faire pressentir par Maximilien, qui n'avait pas tenu compte de ses avertissements et ne s'en souvenait que pour l'attribuer à son influence ?

Maximilien comprit qu'il n'avait plus qu'un parti à prendre : abdiquer. Il n'avait en effet qu'à signer son abdication ou à prendre la résolution de lutter avec ses propres forces sans le secours de la France. Comme le héros de Corneille :

> Que vouliez-vous qu'il fît.... Qu'il mourût!
> Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

« Dans les premiers jours de juillet, dit M. de Kératry, il prit la plume pour signer la déchéance de la monarchie; la souveraine du Mexique arrêta sa main. L'impératrice Charlotte, que depuis quelque temps l'empereur écartait de lui, déploya toute l'énergie de son caractère : « A quoi bon, dit-elle, discuter avec le maréchal, un ennemi ou un impuissant? C'est à Paris, auprès de Napoléon III, qu'il fallait résoudre la question de vie ou de mort; c'est à Rome que l'on pouvait obtenir du saint-père la soumission et l'appui du clergé mexicain. » Elle s'offrit donc à traverser les mers, à braver les fatigues et les dangers d'un long voyage. Si elle réussissait dans sa mission, elle reviendrait à Mexico assister son époux dans une nouvelle période de luttes; si elle échouait, elle resterait en Europe, où Maximilien, résiliant ses pouvoirs, viendrait la rejoindre. Il y aurait encore de beaux jours à passer dans la solitude enchantée de Mira-

(1) M. de Kératry, *L'Empereur Maximilien.*

mar. » La décision fut bientôt prise, et le 7 juillet, le journal officiel de Mexico annonçait que l'impératrice partait pour l'Europe, afin de régler diverses affaires internationales. C'était laisser dans le vague le but réel du voyage et faire entrevoir aux membres du clergé, ainsi qu'aux détenteurs de biens nationaux, la solution après laquelle aspiraient les uns et les autres.

Une fois le voyage décidé, Maximilien rédigea avec une ardeur fiévreuse un mémoire destiné à être remis à l'empereur Napoléon. Ce mémoire, reproduit tout au long par plusieurs historiens (1), était un long et ardent réquisitoire contre le maréchal Bazaine, à qui l'on reprochait d'avoir échoué faute d'activité dans l'œuvre de la pacification du pays et d'avoir dépensé seize millions pour les seuls transports de guerre, pour des expéditions inutiles, tandis que pas un soldat français n'avait paru dans les riches provinces du Guerrero, de Tabasco, de Chiapas ; d'avoir laissé le général Mejia abandonné à lui-même à Matamoros, et de n'avoir pas occupé le port de la Paz, dans la basse Californie, malgré sa promesse à l'empereur ; d'avoir négligé l'organisation de l'armée mexicaine, etc.

Peut-être l'empereur Maximilien était-il en droit d'accuser le maréchal de s'être comporté plus d'une fois avec mollesse et insouciance au point de vue des intérêts du Mexique ; mais Bazaine s'était conformé aux instructions venues de Paris, sauf en puisant dans les caisses de l'armée afin de venir en aide au trésor impérial. D'ailleurs le réquisitoire exagérait la tension des rapports entre le quartier général français et le palais de Maximilien. Dans bien des circonstances ces rapports avaient été, au contraire, affectueux et cordiaux.

La détresse du trésor mexicain était telle, à ce moment, qu'il fallut, pour assurer les fonds de route de l'impératrice, recourir pour une somme de 335,000 fr. à la *caisse des eaux* contenant les impôts prélevés pour les travaux destinés à garantir Mexico contre les inondations. On avait pensé un instant à vendre les bijoux de l'impératrice. Le début du voyage fut marqué par des incidents pénibles, qui ont fait dire à

(1) Entre autres par le colonel Niox, dans l'*Expédition du Mexique.*

plusieurs écrivains que la maladie mentale de l'infortunée princesse commença dès cette époque à lui faire sentir ses atteintes. L'impératrice partit le 9 juillet, à quatre heures du matin. Lorsqu'elle dit adieu, la veille, aux dames de sa maison, qui l'adoraient, une d'elles, la princesse Iturbide, veuve du petit-fils du premier empereur du Mexique, lui demanda, contrairement à l'étiquette, la permission de l'embrasser et la serra convulsivement dans ses bras en versant des larmes. L'impératrice embrassa toutes les autres dames, et sans pouvoir dire un mot, se retira dans sa chambre, où elle pleura longtemps, dit-on. L'empereur la conduisit jusqu'à Ayotta, au pied du Rio-Frio, et le soir même elle entrait à Puebla : elle y réveilla son entourage au milieu de la nuit, et déclara qu'elle voulait aller voir sur-le-champ le préfet, M. Estiva; il fallut céder devant son insistance. Le 11, elle couchait à Orizaba, et le 12, elle se mettait en route pour Cordova et Paso-del-Macho. Le temps était affreux, la voiture s'embourbait à chaque instant, les roues finirent par se briser; elle voulut absolument monter à cheval et ne se résigna à monter dans une autre voiture que devant les remontrances énergiques du colonel Rolland, qui l'accompagnait avec une escorte française. Le lendemain matin, elle prenait le chemin de fer à Paso-del-Macho, et arriva, vers deux heures, à Vera-Cruz, pour s'y embarquer sur le paquebot de la compagnie transatlantique *l'Impératrice Eugénie*. Alors eut lieu une scène des plus pénibles : la marine mexicaine n'avait fait préparer aucun canot, et en arrivant sur le môle, l'impératrice ne trouva que le canot du commandant Cloué. A cette vue, elle rebroussa subitement chemin, s'enferma dans le bureau de la direction française du port, et, par l'entremise du préfet mexicain, le général Marin, fit signifier au commandant Cloué son refus de descendre dans un canot portant pavillon français. Le commandant donna ordre de remplacer ce pavillon par le pavillon mexicain, et alla lui-même chercher l'impératrice, qui ne lui opposa plus de résistance : elle monta à bord de l'*Impératrice Eugénie*, sans faire cette fois d'objections aux couleurs françaises que ce paquebot portait à l'arrière, remercia le commandant Cloué et lui annonça son retour au bout de trois mois. A six heures du soir on leva l'ancre.

Le maréchal Bazaine, prévenu du départ de l'impératrice par un de ses officiers resté à Mexico, envoya aussitôt par dépêche chiffrée, au commandant de l'escadre, l'ordre d'en avertir le gouvernement français par la voie la plus rapide. La dépêche, portée au consul de France à New-York le 19 juillet, arriva à Vigo le 1er août, et à Paris le même jour. Le paquebot qui portait l'impératrice entra le 10 août dans le port de Saint-Nazaire. Elle était accompagnée du ministre des affaires étrangères, du grand chambellan, du grand écuyer, M. de Bombelles, ancien ami personnel de l'archiduc Maximilien, et d'une dame du palais. Elle apprit en débarquant la nouvelle de la bataille de Sadowa et de l'abaissement de l'Autriche, et, sans se laisser décourager, elle partit le 11 août pour Paris, où son arrivée dans le port avait déjà été annoncée par une dépêche télégraphique du préfet.

L'empereur Napoléon, qui n'attendait pas aussi vite l'impératrice Charlotte, donna des ordres pour qu'on préparât son logement et celui de sa suite au Grand Hôtel, et désigna, pour être attachés à sa personne pendant son séjour à Paris, le général Vaubert de Genlis, aide de camp, et M. de Cossé-Brissac, chambellan, avec un certain nombre d'officiers. Tout ce personnel alla avec des équipages de la cour attendre à la gare l'impératrice Charlotte; mais il y eut là un malentendu fâcheux : le train, pris à Nantes par cette princesse et sa suite, était le train direct du matin, qui passe par Angers et le Mans, pour arriver vers quatre heures à la gare Montparnasse; or, le général de Genlis et les voitures de la cour étaient allés l'attendre à la gare d'Orléans. Il lui fallut monter dans une voiture de louage, qui la conduisit au Grand Hôtel, tandis qu'elle croyait être logée au palais des Tuileries.

Le lendemain, l'impératrice Eugénie se rendit au Grand Hôtel, où elle s'efforça de dissiper, par son amabilité, les chagrins de la souveraine du Mexique. Celle-ci demanda à voir l'empereur Napoléon; mais il était à Saint-Cloud, retenu par la maladie, réellement souffrant, en effet, des premières atteintes du mal auquel il devait succomber : il ne pouvait recevoir son auguste visiteuse. Celle-ci insista tellement qu'elle finit par être admise. L'entrevue se prolongea pendant une heure; on devine sans le savoir comment elle se passa,

et des témoins oculaires affirment qu'en prenant congé de Napoléon III, l'impératrice Charlotte avait le visage animé et les yeux rouges [1]. Une seconde entrevue eut lieu le 20 au Grand Hôtel, puis deux autres à Saint-Cloud et à Paris. Ces entretiens successifs furent, par la forme du moins, plus satisfaisants que le premier ; mais, quoique lors de la séparation les deux impératrices se fussent embrassées, et que l'empereur eût baisé la main de la princesse Charlotte, en lui exprimant les plus vifs regrets d'être obligé de lui refuser ce qu'elle demandait, tout ce qu'elle put obtenir fut une promesse de retarder l'embarquement jusqu'à la fin de janvier. On lui laissa entrevoir, par politesse, une solution plus favorable. Il fut convenu, en outre, qu'elle reviendrait à Paris vers le 1er octobre, pour connaître les résolutions définitivement prises par le gouvernement français.

Cependant, le cabinet de Washington surveillait d'un œil jaloux ce qui se passait à Paris. Le ministre, M. Bigelow, était absent ; M. John Hay, qui le remplaçait avec le titre de chargé d'affaires, écrivait le 11 août : « *La dame en question* (c'est l'impératrice qui était ainsi désignée avec une courtoisie tout américaine) est arrivée à Paris et est descendue au Grand Hôtel. » Il s'empressait ensuite d'aller trouver M. Drouyn de Lhuys, qui répondit à ses questions : « Il n'y a eu aucune modification de notre politique, et il n'y en aura pas. Ce que nous avons dit être notre intention de faire, nous le ferons. Naturellement nous avons reçu l'impératrice avec courtoisie et cordialité, mais le plan arrêté précédemment par le gouvernement et l'empereur sera exécuté comme il a été dit. »

L'impératrice Charlotte avait vu plusieurs ministres, entre autres MM. Rouher et Fould, qui ne lui laissèrent aucun espoir. Elle quitta Paris le 23 août, pour aller remplir à Rome la seconde partie de sa mission, et voulut passer par Miramar, où elle arriva le 29, après avoir été reçue en route par le prince Humbert et le roi Victor-Emmanuel. Elle présida, à Miramar, une fête pour célébrer l'anniversaire de l'indépendance mexicaine, reçut la visite de son beau-frère, l'archiduc Louis-

(1) Paul Gaulot, *Fin d'empire*, d'après le témoignage verbal du général Castelnau.

Victor, envoyé par l'empereur d'Autriche, et repartit le 18 septembre pour Rome, où elle arriva le 25. Un projet de concordat, élaboré par le P. Fischer, confident de l'empereur Maximilien, avait été soumis à l'approbation du souverain pontife. C'est cette approbation que l'impératrice venait chercher. Admise une première fois, le 27, au Vatican, elle reçut à son tour la visite du pape à l'hôtel de Rome, le 29. Sa tristesse et son exaltation frappaient tous ceux qui l'approchaient. Le 30 septembre, elle retourne au Vatican, et là, dans ses actes et dans ses paroles se manifesta, à n'en pas douter, son état d'aliénation mentale. Pie IX lui fait donner un appartement voisin du sien ; on la soigne en s'efforçant de cacher sa véritable situation. On la dit atteinte d'une affection nerveuse, trahie par une sorte d'exaltation. Son frère, le comte de Flandre, mandé en toute hâte, arrive le 27 octobre et l'emmène, dès le lendemain, à Miramar. Là, les plus savants spécialistes parviennent, à force de soins, à obtenir une demi-guérison, qui laisse à l'infortunée tout juste assez d'intelligence pour comprendre les malheurs qui vont fondre sur elle.

Pendant que le drame du Mexique recevait, en Europe, cette première partie de son dénouement, les choses marchaient là-bas de pire en pire. Le maréchal, avons-nous dit, autant pour s'éloigner de la présence de l'empereur que pour juger par lui-même de la situation sur la frontière du nord-ouest, avait porté son quartier général à San-Luis. A peine s'était-il éloigné, que Maximilien opérait un véritable coup d'Etat, renversait lui-même son propre ministère, et le remplaçait par des hommes choisis dans le parti conservateur le plus tranché. M. Larès, qui avait présidé l'Assemblée dite nationale, lors de l'élection de l'empereur, et qui passait pour l'*alter ego* de Mgr de Labastida, archevêque de Mexico, était le président du nouveau cabinet, qui comprenait MM. Osmont, chef d'état-major du corps expéditionnaire, comme ministre de la guerre, et Friant, intendant en chef, en qualité de ministre des finances. Tous deux s'étaient mis à l'œuvre avec activité : ils conservaient, d'ailleurs, leur position dans l'armée française. Informé de ce choix par une lettre de l'empereur, le maréchal Bazaine, qui d'après les instructions venues de Paris ne le heurtait plus directe-

ment, s'était borné à lui faire observer l'incompatibilité des doubles fonctions de MM. Osmont et Friant, et à donner son assentiment provisoire à une mesure qui relevait exclusivement de S. M. l'empereur Napoléon. Après avoir supporté difficilement les inconvénients de cet état de choses, le maréchal, voyant la politique du gouvernement mexicain s'orienter dans un sens opposé à celui qui avait été suivi jusque-là, mit MM. Osmont et Friant en demeure de se retirer. Il fut, en cela, non seulement approuvé par Napoléon, mais blâmé pour avoir supporté, même à titre provisoire, la présence de deux fonctionnaires appartenant à l'armée française, dans le cabinet mexicain.

Le fait le plus significatif fut, à ce moment, la nomination de l'abbé Fischer comme chef de cabinet de l'empereur. C'était un ancien colon du Texas, d'origine allemande, qui, après avoir été chercheur d'or en Californie, avait abjuré le protestantisme, était entré dans les ordres et était devenu secrétaire de l'évêque de Durango. Présenté à Maximilien, il l'avait séduit par sa haute intelligence. Envoyé en mission à Rome, il n'avait qu'à moitié réussi auprès du saint-père, et malgré cela, avait vu sa faveur s'accroître. Il devait exercer, sur les derniers mois du règne et de la vie de l'infortuné Maximilien, une influence décisive.

C'est vers le 9 octobre que l'empereur fut informé, par une dépêche de Miramar confiée au câble transatlantique, de la maladie de l'impératrice. A cette nouvelle, il tomba dans un noir chagrin et resta enfermé pendant plusieurs jours dans le palais de Chapultepec. Il reçut, à cette occasion, du maréchal et de Mme Bazaine, les marques d'une profonde sympathie et s'y montra sensible. Bientôt il annonça au maréchal son départ pour Orizaba, en le priant de convoquer les ministres pour assurer l'exécution de ce qu'on aurait pu appeler les dernières volontés, non pas d'un mourant, mais d'un souverain près d'abdiquer. Ces volontés se résumaient ainsi qu'il suit :

Cesser de faire intervenir les cours martiales dans la répression des délits politiques.

Révoquer de fait la loi du 3 octobre.

Cesser toutes persécutions politiques et toute espèce d'hostilités.

A la nouvelle du départ de Maximilien, l'opinion publique, vivement surexcitée, devina ses projets d'abdication, et les ministres donnèrent leur démission. Plongé alors dans le plus grand embarras, Maximilien eut recours au commandant en chef de l'armée française, et Bazaine obtint des ministres qu'ils resteraient en fonctions. Maximilien, se rendant à Orizaba, croisa en route le général Castelnau, aide de camp de l'empereur Napoléon III, envoyé au Mexique en mission de confiance. Les événements se précipitaient et la catastrophe finale approchait; mais avant d'en exposer les péripéties, il nous faut revenir sur les faits militaires, que nous avons négligés un instant pour ne pas interrompre le développement des incidents politiques.

Nous avons laissé Mejia enfermé dans Matamoros et serré de plus en plus près par Escobedo. Dans le but de le dégager autant que possible, le maréchal envoya deux colonnes, l'une commandée par le général Jeanningros, sur Monclova, au nord de Saltillo, l'autre commandée par le colonel d'Ornano, sur Vittoria. Cette dernière colonne occupa Vittoria le 17 novembre et y installa une garnison mexicaine de 300 hommes, qui fut immédiatement attaquée par les bandes de Mendez : le colonel d'Ornano revint sur ses pas, et dégagea la garnison; mais pour obéir aux ordres du maréchal, il évacua Vittoria le 15 décembre 1865. La capitale du Tamaulipas fut alors définitivement perdue pour la cause de Maximilien.

Le général Jeanningros partit le 12 novembre de Saltillo, emmenant le 1er bataillon de la légion étrangère, la compagnie franche et la compagnie de grenadiers, deux escadrons dont un de chasseurs d'Afrique. Il entra à Monclova le 15 et trouva la ville évacuée; mais Escobedo, profitant de son absence, s'était jeté sur Monterey, où se trouvait une garnison de 600 Mexicains, dont une moitié, à son approche, se retira sur Saltillo, tandis que l'autre moitié s'enfermait dans la citadelle et y tenait bon pendant deux jours. La colonne Jeanningros, marchant jour et nuit, arrive, le 25 novembre, au point du jour, à sept lieues de Monterey; apprenant ce qui se passe, le général fait vider les voitures chargées de biscuit, remplace le biscuit par les sacs de son infanterie et reprend la marche en redoublant de vitesse. A quatre heures